

Discussion de la présentation de Savvas Savvopoulos

Félicie Neyrou

Comme nous l'avons entendu, ta réflexion dans ce texte s'origine en premier lieu dans les théorisations inquiètes de Freud dans *Malaise dans la culture* », notamment à propos de l'oscillation de l'individu entre force de vie et destructivité. Tu reprends le postulat selon lequel, pour pouvoir satisfaire tous ses désirs, l'être humain voudrait pouvoir accéder à une liberté individuelle complète laquelle, se révélant nuisible pour ses congénères, mènerait à sa destructivité. Donc, pour assurer la sécurité de tous et la continuité de l'espèce humaine, il a fallu renoncer à « *cette liberté effrénée* » et introduire la culture afin, dis-tu à la suite de Freud, « *de protéger l'humain contre la nature et de régler les relations des individus entre eux* », avec, comme autre bénéfice « *de s'épargner des souffrances corporelles et psychiques, d'être capable de s'intéresser à la beauté et de s'exprimer par l'art* ». C'est ainsi que la culture se met au service de l'Eros pour créer des liens entre les individus, elle est là pour limiter la destructivité. Mais en parallèle, le surmoi collectif exige que ses commandements soient respectés. Et si l'éthique qui se dégage fonctionne en faveur de la communauté, elle ignore les intérêts de l'individu et tend à brider les pulsions, notamment l'agressivité, mais également la sexualité.

A partir de la notation que tu avances selon laquelle la civilisation - force de vie et de maintien de l'espèce humaine - porte en elle une pulsion de mort contre laquelle elle lutte sans cesse, la première question que je t'adresserais porte sur la place que tu fais à la destructivité et à la pulsion de mort.

Dans une logique proche mais de façon plus explicite, tu reprends l'hypothèse de certains économistes – Maris et Dostaler - qui postulent que l'énergie motrice du capitalisme est celle de la pulsion de mort, pour une part mise au service de la croissance, mais elle-même se révélant destructrice pour la terre nourricière, donc pour l'humanité. Ces développements te conduisent à une deuxième interrogation qui se pose dans la même logique : en t'appuyant sur le modèle freudien de la dualité pulsionnelle, tu t'interroges sur le fait de savoir s'il y a une finalité recherchée : « *est-ce que l'humanité elle-même n'aspire pas inconsciemment à sa mort ?* ». Peut-

être pourrais-tu expliciter cet enchaînement de ta pensée – (que je pourrait qualifier « de proche en proche ») - sur la destructivité...

On peut te suivre quand tu avances qu'il y a, de par le monde, des divergences fondamentales sur les orientations à prendre : d'une part, il y a ceux qui cherchent à protéger la continuité de la vie sur terre, d'autre part, parmi ceux qui n'ont pas en premier lieu ce souci de préserver l'avenir, il y a au moins deux catégories elles-mêmes tout à fait divergentes, ceux qui veulent continuer à lutter pour le profit et ceux qui veulent imposer par une contrainte destructrice, leurs religions et/ou leurs croyances. Comme tu le notes, on peut retrouver dans ces luttes l'opposition entre le moi qui protège en suivant la logique du principe de réalité et le ça qui pousse à suivre le principe de plaisir – y compris jusqu'à la destructivité.

Une interrogation à propos de ta notation que la pulsion de vie se manifeste « *par sa tendance à créer finalement des sociétés humaines de plus en plus grandes* » et que, je te cite, « *la pulsion de mort, caractérisée par la déliaison, tend à dissoudre ces unités des foules et en général la cohésion culturelle* ». A contrario de cette remarque, on peut penser aux troubles que le monde a connu pendant la dernière décennie autour de l'Etat Islamique qui a rassemblé des foules dans un objectif de destructivité « absolu » pourrais-je dire... D'ailleurs tu nuances la première remarque en notant que « *La pulsion destructrice pourrait être mise au service de l'Éros quand elle protège le soi* ». Et tu complexifies plus encore la problématique en notant que la destruction pourrait également être source de jouissance narcissique en ceci qu'elle réalise les anciens souhaits de toute-puissance du moi. Peut-être pourrais-tu expliciter davantage cet enchaînement.

Dans un deuxième temps, tu mets en parallèle les travaux des psychosociologues qui ont récemment vu apparaître « *un nouvel individualisme qui accorde une importance accrue à l'autonomie du sujet* », avec les observations des psychanalystes qui avaient à traiter une clinique nouvelle, un nouveau paradigme dans la psychopathologie. Après les névroses de transfert, ont émergé les névroses de caractère, les névroses narcissiques et les états-limite qui ont conduit à spécifier une clinique du négatif. Comme tu l'as rappelé dans ta présentation, « *la thématique de l'Œdipe et de la culpabilité a laissé sa place à la problématique du Narcisse et de la honte* ». Et tu parles aussi, très justement d'un changement culturel important

« *caractérisé par la déqualification du couple surmoi-idéal du moi en faveur d'une culture où le narcissisme et le moi-idéal qui lui est associé se trouvent renforcés* ».

Là-dessus je pourrai, très brièvement et de façon parcellaire, ajouter une notation issue de ma double expérience de sociologue et de psychanalyste. Dans les années 70, j'ai fait une enquête sociologique dans un milieu rural marqué par la déshérence économique mais où persévérerait un fort sentiment d'appartenance. La souffrance était marquée d'incompréhension, le leitmotiv était une question : « *pourquoi en sommes-nous là, alors que nous avons toujours été des gens bien ?* ». Ultérieurement j'ai été psychothérapeute dans un centre médico-psychologique d'une banlieue difficile : là, j'ai vu des adolescents partis dans la délinquance la plus violente pour cacher la honte de leur sentiment d'impuissance. Là aussi, j'ai vu les personnes isolées et perdues dans ce monde que vous qualifiez de « *modernité liquide* », où la responsabilité individuelle est réduite tandis que la liberté individuelle est la valeur primordiale, comme vous le dites. Ta description, proche du Meilleur des mondes est assez terrifiante...

Sur ces points, je te poserai deux questions à la fois méthodologiques et explicatives qui me semblent essentielles : en faisant pencher les explications vers la sociologie, la psychologie sociale, ou l'économie, en généralisant les interprétations, ne sommes-nous pas en train de dédouaner et/ou de récuser la psyché individuelle ? Et n'y a-t-il pas dans cette tendance, un excès dangereux pour la pensée qu'on pourrait interpréter comme une tentative d'éliminer à la fois la psyché, l'individualité et la sexualité ?

Dans un deuxième temps, tu reprends Malaise dans la culture, et tu continues le développement en privilégiant l'axe de la pulsion en rapport avec la civilisation contemporaine : alors que la libération sexuelle acquiert une normalité, l'agressivité reste à contenir pour éviter la destructivité alors qu'elle prend de nouvelles apparences, idéologiques ou religieuses particulièrement agressives. Selon toi, ceci serait la conséquence de « *l'absence d'un surmoi paternel collectif et ce serait l'agissement d'un surmoi maternel* ». Il y a, selon moi, un point essentiel à expliciter à propos de cette causalité...

Par ailleurs tu suis pas à pas l'enchaînement de la théorisation subtile et brillante de Green qui, en arrive à poser que (je reprends la citation) « *la lutte pour la vie s'étaye*

sur le narcissisme », et tu ajoutes cette notation qu'elle t'inspire et que je reprends : « *Tout-puissant et vulnérable narcissisme : état d'un corps bastion, refuge où campe la vie et cependant atteint d'une carence de la libido objectale qui éventuellement pourrait consolider sa fracture.* ». Pourrais-tu décondenser cette citation et développer ton propos, parce qu'il me semble que ces idées contiennent plusieurs élaborations particulièrement importantes pour comprendre la place du narcissisme dans les structures dites états-limites.

Pour ma part je m'attarderai sur les travaux de Marty concernant le moi idéal. Cette notion freudienne reprise par P. Marty prend une importance particulière dans la psychopathologie contemporaine. Freud conçoit dans « Pour introduire le narcissisme » (1914) le moi idéal comme une formation peu différenciée de l'idéal du moi et, sans la spécifier nettement, il la pose comme temporaire, nécessaire pour un temps au développement du moi. Dans la constitution du psychisme, il s'agit donc d'une formation précoce qui se constitue, comme vous l'avez souligné, à partir de la toute-puissance narcissique du petit enfant et qui peut perdurer dans des structures précœdipiennes dans lesquelles moi et surmoi œdipien ne sont pas différenciés, pour disparaître ensuite progressivement. A son origine, comme le souligne André Green¹, il y a le fait que l'enfant ne peut subsister que s'il a en face de lui un objet qui le prend pour idéal, lui-même idéalisant cet objet dont il fait son idéal du moi : His Majesty the Baby tient sa toute-puissance de ses parents qui ont besoin de lui pour restaurer leur narcissisme primaire.

Alors que l'idéal du moi va peu à peu se confondre pour Freud avec le surmoi, le moi idéal reste un idéal narcissique archaïque. Et c'est bien dans ce sens-là que P. Marty va l'utiliser. Pour que se résolve le temps de l'idéalisation réciproque des débuts et pour qu'advienne une étape décisive dans la constitution du moi et du surmoi, il faut que les parents puissent faire le deuil de cet idéal narcissique fixé sur l'enfant, en lui permettant une prise de distance à leur égard et un investissement accru du socius. Or ce retrait narcissique désidéalisant est particulièrement difficile à opérer quand des parents se sentent quotidiennement blessés et rejetés par la réalité sociale.

Comme tu l'as souligné, « *la force et la durée du moi-idéal dans l'économie psychosomatique du sujet dépend de la qualité de la « censure de l'amante* ». Tu

¹ L'idéal : mesure et démesure 1983, repris en 1990 in La folie privée

montres également montré le poids que peut avoir la qualité de « *la mère intriquante* » telle que l'a décrite Rosenberg. Et, dans un raccourci très parlant, tu soulignes aussi que « *la démesure, associée au moi-idéal se manifeste quand un ou plus des trois instruments qui assurent la mesure sont déficitaires : a) le sentiment temporospatial qui s'acquiert et dont la qualité dépend de la relation d'avec l'objet primaire, b) le préconscient avec tous ses systèmes de liaison, qui justement sont des obstacles à la démesure, c) le moi post-œdipien* »

Mon expérience près de jeunes qui ont connu des problématiques infantiles perturbées, m'a donné à entendre des ruptures de l'adolescence particulièrement difficiles : lorsque le surmoi post-œdipien ne s'est pas bien constitué, l'idéal du moi ne peut pas prendre la place du moi idéal, et par ailleurs l'illusion d'être l'enfant merveilleux des parents ne tient plus devant les réalités des limites diverses et de la puberté. Les idéaux parentaux peuvent être violemment rejetés, de même que sont honnis les idéaux du socius. Le moi-idéal du jeune l'incite à avoir des exigences infinies et inépuisables vis à vis de lui-même. La dépression menace. C'est pour éviter l'effondrement dépressif, en retrouvant l'assurance qu'il ressemble à un idéal du moi et en maintenant le mirage d'un moi idéal de toute-puissance mégalomane, que l'adolescent cherche à retrouver des nouveaux idéaux dans des groupes de pairs - l'illusion groupale permet de réaliser un moi idéal par la reconstruction de parents idéalisés en la personne des leaders de la bande.

C'est à ce point-là que le poids de la réalité socio-économico-politique devient tellement important que les analyses portant sur le psychisme peuvent perdre de la rigueur. A ce moment-là, il me semble intéressant de changer de paradigme et de nous référer à Devereux et à sa méthodologie complémentariste. Reprenant les théorisations sur le principe d'incertitude de Bohr et Eisenberg qui avançaient qu'on ne peut pas voir en même temps la vitesse et la position d'un électron, Devereux a montré qu'on ne peut pas voir simultanément dans la position d'un sujet, ce qui relève de son fonctionnement psychique (de son être, diraient les philosophes) et ce qui relève de sa situation socio-économique (de son être-au-monde), C'est cette lecture « complémentariste » qu'il convient de mettre en route...